

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 26, p. 161-165

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

Il me semble que, lorsque je vous ai quitté la dernière fois, nous étions sur le point de fêter la Ste-Cécile. Maintenant que je vous retrouve, nous sommes déjà assez loin de ce jour, où la Patronne de la musique nous valut (aux musiciens s'entend), une agréable récréation. Vous ne m'en voudrez donc pas, si mes souvenirs ne sont plus très frais. Selon l'usage non moins antique que solennel, il y eut des châtaignes, de la musique, musique de chambre et musique de foire, des chansons et des récitations et surtout beaucoup de bruit. On entendit pour la première fois un orchestre d'amateur sous la direction d'un philosophe expert. Heureusement que ce dernier est un « solide

gaillard », sans quoi il aurait bien pu perdre le souffle à courir de pareille manière, derrière ses musiciens, qui avaient pris le mors aux dents. Personne, du reste, n'eut même l'idée de s'en offusquer. On n'en est pas, un soir comme celui-là, à une mesure, ni même à une note près.

Si je me souviens bien, sans par ailleurs, vouloir établir aucune corrélation entre ces deux événements, la neige suivit de près cette pluie d'harmonie. Une petite neige, pas très courageuse, qui disparut bien vite, mais réussit à brouiller complètement le temps. Tout ceci pour vous dire, que les pauvres poissons rouges du jet d'eau eurent à souffrir beaucoup de l'abaissement de la température. (Sans parler d'autres sévices, puisque la rumeur publique accuse le petit Henri d'en avoir croqué un, vivant). Donc, la grande vasque de la cour des Chanoines se couvrit d'une épaisse couche de glace, emprisonnant ces pauvres êtres sans défense. C'était la mort à brève échéance, lorsque, par bonheur, le ciel leur suscita un protecteur en la personne du remplaçant du professeur de sciences naturelles, obligé de se reposer durant quelques jours. On brise la glace ; bientôt d'énormes icebergs gisent épars sur les pelouses et l'on procède au sauvetage des rescapés qui sont momentanément hospitalisés dans un aquarium de petite dimension. Hélas ! la mort éclaircit rapidement les rangs de ces malheureux. Privations prolongées, fatigue, émotion ; que sais-je ? Le fait est que, chaque matin, un de ces messieurs surnageait immobile, les yeux éteints, le ventre regardant le ciel. Il y avait urgence. On manda le vétérinaire qui, après un sérieux examen, déclara en hochant la tête : « Nostalgie ! c'est incurable, à moins d'une villégiature en hautes eaux ». Le remplaçant du professeur de sciences naturelles avisa au plus vite. Inutile de songer à remettre les malades à l'endroit d'où on les avait sortis. Il fallait donc leur procurer, à tout prix, les hautes eaux en chambre. Mais là était la difficulté. Ce n'est pas très difficile d'amener l'eau dans une chambre, fût-ce avec un panier, mais le nœud de la question c'est, de ne pas la laisser échapper. « Pourquoi ne ferait-on pas une grande caisse en bois ? Les seilles qui sont en bois, gardent bien l'eau, pourquoi une caisse bien clouée ne la garderait-elle pas ? » Il allait s'arrêter à ce projet, lorsque on lui fit remarquer qu'il y avait au fond d'un réduit obscur une baignoire de l'ancien collègue, reléguée là depuis que l'on a

construit le nouveau. « Voilà mon affaire ! » Après un certain nombre de démarches qu'il est inutile de raconter, il entra en possession de ce digne témoin d'un glorieux passé et le fit transporter dans l'officine scientifique, qui fait face au musée. La translation eut lieu un soir pendant la récréation de 5 h. Je ne vous dépeindrai pas l'émotion de tous ceux qui virent passer dans la cour, portée processionnellement par une demi-douzaine d'élèves, celle qui fut pour plus de trente générations de potaches, une oasis délicieuse au temps de la canicule. Les poissons dûment installés dans leur nouvelle patrie, que des blocs de tuf et des plantes de toutes espèces rendent plus séduisante, ont laissé leur neurasthénie au fond de l'aquarium et semblent de nouveau sérieusement attachés à la vie. Je crois que s'ils avaient des pieds, ils seraient capables de jouer au ballon. Peut-être que cela viendra avec le temps. En attendant de pouvoir suivre les matches qui auront lieu entre poissons de nos divers lacs, nous suivons attentivement les épreuves qui mettent aux prises nos divers club nationaux. Le surveillant des petits tient avec âpreté le parti de ses compatriotes carougeois et les jours qui enregistrent leurs victoires sont pour lui des journées de rayonnement. Lundi dernier, il commentait avec ses petits le succès de la veille. « Hein, Carouge, c'est quelque chose ! tout s'effondre devant notre team. Ah ! Carouge ! Carouge ! le reste, c'est... la panique ! »

Alors un des petits qui avait sur le cœur la défaite récente de ses compatriotes s'écria, à bout d'arguments : « Mais, Msieu, après tout, Vous ... c'est pas Carouge ! »

Pendant que je bavarde, le temps passe et la place qui me revient diminue, si bien que si je continuais ainsi je risquerais de passer sous silence l'événement capital de ce dernier mois : la fête de **l'Immaculée Conception**. Les congréganistes anciens et nouveaux ne me le pardonneraient pas et, en somme, ils auraient raison. La cérémonie du matin fut ce qu'elle est chaque année : une intime fête de famille, en laquelle s'épanchent nos jeunes cœurs dans celui de notre Mère, lui demandant, à Elle qui est l'océan de pureté, de garder nos âmes des entraînements du mal. Le soir, nous renouvelâmes notre Consécration à Marie en l'église abbatiale. Après un beau et profond sermon du R. P. Gardien de St-Maurice, le Conseil s'avança au pied de l'autel et tous ensemble

nous lûmes l'acte qui nous lie à notre Mère pour toujours. Puis il y eut de beaux chants, en particulier un « Ave Maria » de Vittoria, très réussi. Au nom des congréganistes, je me permets de remercier tous ceux qui se sont dévoués à la préparation de cette fête et surtout notre cher Directeur M. le Prieur Mariaux, qui se donne à nous avec tout son cœur d'apôtre et de père.

Si la fête religieuse fut belle, la petite fête profane qui suivit le souper ne manqua pas de charme non plus. Le Lycée s'était mis en frais. S'il vous plaît : un orchestre, une scène, un rideau, des décors, jusqu'à la cage du souffleur et tout cela monté en quelques minutes dans la salle d'étude des grands. Mais toutes ces merveilles n'auraient servi à rien s'il n'y avait pas eu des acteurs et quels acteurs ! Ces braves gens nous transportèrent avec **Raisin, mollesse et sacrifice**, d'Henri Brochet, dans une Thébaïde bleutée où Denys fut un « Saint Macaire » émouvant parmi ses frères relâchés : Théotycxe, Théophane, Théopiste et Théo. . . . je-ne-sais-plus-quoi. Heureusement, tous se convertirent grâce à une grappe de raisin apportée par un brave homme de paysan qui avait un chapeau mou, des lunettes en écaille et un immense panier. Le décor en papier, œuvre d'un surveillant qui prêta généreusement son concours, ne manquait ni de charme, ni d'inattendu. La **joyeuse farce des « encore »**, qui suivit, est une adaptation faite par H. Ghéon, d'une pièce flamande. Je n'essayerai pas de décrire, tant il était délirant, l'accueil que nous fîmes à cette œuvre pleine d'entrain et d'esprit. Merci à la mégère qui sut si bien frapper, à son légitime époux et à leur voisin qui reçurent pas mal de coups et surtout au digne curé qui tenta de ramener la paix dans ce ménage brouillé. Merci également aux musiciens de l'orchestre et au soliste. En tout cas, ce n'est pas à cause de vous que Gaspard a fait l'acquisition d'un rasoir. Un rasoir au dortoir des petits ! Curiosité qu'il vaut la peine d'aller voir. Il s'est fondé une société par action pour exploiter le filon. (On dit que la firme Sato et Cie en est le principal actionnaire). Moyennant finance on peut chaque matin assister à l'opération rasi-fique. Mais, comme le rasoir, se promène sur une surface où il n'y a pas plus de végétation que sur la calotte du Pôle, et afin d'éviter des poursuites légales, au cas où l'on procéderait à une analyse du savon après le rasage,

les organisateurs ont soin de truquer au préalable la crème émolliente en tondant à petite dose, dans le plat à barbe, une vieille brosse à habits.

Au revoir, chers lecteurs et lectrices, bonne fin d'année ! M. le Rédacteur me charge de vous recommander de me rester fidèles en 1928. Je n'insiste pas, cependant pour vous retenir au cas où vous songeriez à désertier, je vous promets de vous raconter l'an prochain des choses bien plus drôles que celles que je vous ai rapportées jusqu'à maintenant... Mais, n'anticipons pas !

Le Chroniqueur.